



DINO BRICE

LES SURVIVANTS  
DE LA VALLÉE  
DU GAMMAC

Dino Brice

Les Survivants de la  
vallée du Gammac

© Dino Brice, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6391-3

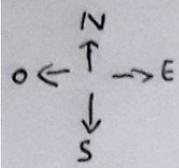
# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

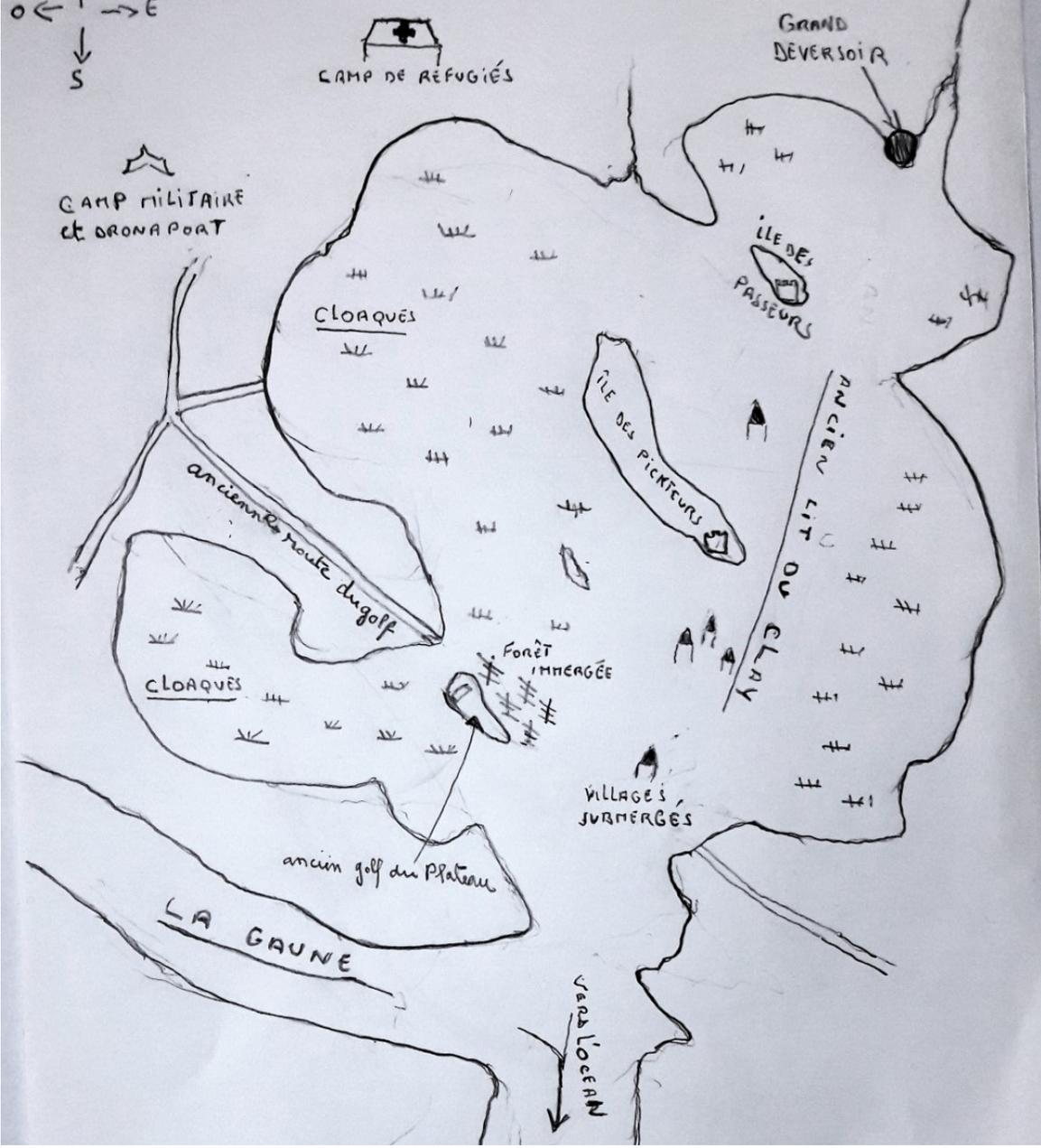
Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# PLAN DU GAMMAC



VERS LES ZONES PROTÉGÉES



## PROLOGUE

La vallée du Gammac, terre d'abondance nourrissait les hommes bien au-delà de la région. La route principale fendait les champs blonds et les prairies vertes ; elle desservait du nord au sud les bourgs animés par les foires agricoles. Les vignes recouvraient les côteaux : chargées de leurs grappes de raisins mûries au soleil de l'été, elles donnaient un excellent vin liquoreux digne des meilleurs crus de Tokay. Survolant le plateau crayeux des Causses, il n'était pas rare d'apercevoir en fin de matinée un couple de faucons pèlerins profitant de l'air chaud pour s'élever encore plus haut dans la thermique. Ils semblaient veiller sur les randonneurs en file indienne cheminant dans le sentier creusé dans la falaise. Le Clay qui serpentait le long de la route avait perdu depuis longtemps sa vigueur montagnarde. La rivière s'attardait maintenant jusqu'au confluent, laissant au ciel le temps de lui choisir ses couleurs. Son voyage éternellement recommencé se terminait en mélangeant ses eaux avec celle de La Gaune sa grande sœur, une dizaine de kilomètres en aval. La mer n'était pas si loin : cent kilomètres tout au plus séparaient les premiers hameaux blottis au fond de la vallée de l'estuaire du fleuve. Dans les villages fleuris de l'arrière-pays, chaque maison était une explosion de couleurs, leurs propriétaires rivalisant d'imagination pour décorer les façades de fresques géantes louant les merveilles de la nature - foisonnement d'oiseaux, de poissons, d'insectes représentés dans leur milieu - ou remerciant ses bienfaits - natures mortes aux coupes de fruits, aux tableaux de chasses improbables. Sur les toits rouges, des épis de faitages décoratifs en terre cuite vernissée, fabriqués par les meilleurs artisans attiraient le regard des promeneurs en admiration devant ces animaux fantastiques tirés des légendes anciennes. De juin à novembre, les touristes nostalgiques d'une époque à jamais révolue se pressaient, arpentant les rues de ces villages transformés en musées à ciel ouvert, et restés provisoirement à l'écart d'un environnement en déliquescence programmée...

Les premières grandes inondations débutèrent au cours des années 2080, lorsque La Gaune empêchée par la montée progressive des eaux maritimes, gonflée par les pluies diluviennes de mars n'arrivait plus à déverser son trop plein dans la mer. Plus haut, Le Clay restait longtemps hors de son lit, rendant la route principale impraticable six mois de l'année. La rivière avait charrié son lot de troncs d'arbres et de branchages qu'elle agglutinait contre les arches des ponts aux tabliers fragilisés, laissant la seule traversée à quelques piétons téméraires. Quand elle daignait se retirer, dans les champs transformés en

vasières, émergeaient de la fange çà et là, de pauvres bêtes au ventre gonflé d'air. Alors, on voyait les derniers paysans parcourir leurs terres en cuissardes à la recherche des survivantes. Résignés comme des condamnés, ils avançaient tête baissée, impuissants devant l'eau qui peinait à se retirer rendant leurs terres incultes. Les vertes prairies et les champs d'orge laissèrent place à d'immondes cloaques - marécages pestilentiels infestés de moustiques et de vermine où se posaient encore quelques hérons cendrés picorant carpes et brêmes dans des mares saumâtres peu profondes. Les ragondins se mirent à pulluler, ravageant les berges, répandant la leptospirose chez les habitants. Lorsque tombait la pluie, celle-ci par sa violence arrachait les feuilles des vignes, décollait les grains de raisins de leurs grappes, ou pire encore érodait la terre des collines mettant à nu les racines des ceps. L'alignement de ces sarments morts sur les parcelles rappelaient les croix de bois fichées dans la terre d'autres cimetières. Les murs des maisons des villages prirent par endroits une teinte grisâtre ; rongés par le salpêtre, les crépis s'effritèrent et de la mousse brune apparut sur les toits rouges. Les villages défigurés se vidèrent de leurs habitants qui rejoignirent les gros bourgs provisoirement épargnés, d'autres choisirent de quitter définitivement leur vallée.

Des camps de réfugiés climatiques montés à la hâte fleurirent sur les Causses et derrière les zones tampons ; bientôt surpeuplés, ils offraient des conditions de vie précaires, certains enfants y souffraient de malnutrition, La distribution de nourriture générait des tensions allant jusqu'à des bagarres vite réprimées. Tandis que dans le Gammac déserté, maisons, entrepôts, bureaux abandonnés faisaient l'objet de pillages en règle par des individus sans scrupules. Des bandes rivales se formèrent petit à petit cherchant à s'emparer des quartiers vidés de leurs habitants.

Les derniers occupants des bourgs délaissèrent les rez-de-chaussée, certains aménagèrent les sous-sols en garages à bateaux. Les coupures d'électricité fréquentes rendirent les frigos et autres congélateurs inutilisables. On tenta bien de mettre au sec les denrées périssables et les greniers des maisons alignaient des rangées de conserves, de pâtes et de riz en prévision des autres catastrophes à venir. En changeant leurs habitudes, ils pensaient pouvoir rester dans leur chère vallée, préférant vivre dans l'incertitude du lendemain, plutôt qu'entassés sous des tentes ou dans des cubes en tôle, étouffant sous la chaleur, sans espoir d'atteindre les zones protégées réservées aux privilégiés. Vivant calfeutrés chez eux jusqu'au soir, ils sortaient uniquement le matin pour se rendre aux points de ravitaillement jamais fixes, changeant au gré des événements climatiques

soudains et communiqués au dernier moment par les autorités régionales. À la solidarité villageoise succéda le chacun pour soi avec son lot de comportements agressifs, voire de réflexes paranoïaques chez des individus persuadés que leurs voisins voulaient les dépouiller dès le dos tourné...

La « Grande Bascule » commença le soir du 20 novembre 2099 par une pluie de mousson comme seuls les riverains du Gange à Bénarès peuvent la vivre l'été ; une chaleur moite et étouffante avait recouvert la vallée de sa chappe de plomb toute la journée rendant l'air à peine respirable. Juste avant la trombe, les nuages prirent une teinte violette inhabituelle, tirant sur le noir. Le Clay commença par monter à l'image de l'eau d'un canal coincée entre les deux biefs d'une écluse et sortit de son lit, refoulé par le fleuve qui n'en voulait plus ; en quelques heures la rivière dépassa de cinq mètres la dernière cote de référence. La force du courant créa des dizaines de tourbillons, souleva des rangées de vagues amplifiées par des vents violents ; l'eau chargée de boue s'attaqua aux fondations des maisons, éclatant les vitres des fenêtres, brisant les arbres fragilisés par les précédentes tempêtes. Lorsqu'elle se fracassait contre un mur qui lui résistait, mue par un opportunisme d'être vivant, elle empruntait la ruelle suivante lui servant de lit improvisé et dévalait la pente à la recherche de la moindre ouverture pour s'infiltrer, comme le feraient des centaines de serpents sortants d'un immense sac de toile laissé ouvert. Dans les rez-de-chaussée inondés, soulevés par la pression, meubles, frigos, équipements divers crevaient les plafonds invitant l'eau dans les étages où la plupart des familles s'étaient réfugiées. Quand ils s'écroulaient, ils projetaient par la même occasion les pauvres gens dans leur salle à manger ou leurs cuisines transformées en impitoyables piscines meurtrières. Pour éviter la noyade, d'aucuns eurent l'idée de dégager les tuiles de leurs greniers pour atteindre les toits ; accrochés désespérément à leurs épis de faîtages, on les voyait la tête dans les épaules afin de se protéger le visage des trombes célestes et attendre ainsi la fin de la colère des dieux.

Au petit matin, un crachin remplaça la pluie battante ; puis des vols de corbeaux à la recherche de nouveaux perchoirs annoncèrent par leurs cris sinistres l'arrêt des hostilités en même temps que s'offrit à la vue des derniers survivants du Gammac l'incommensurable désastre.

# 1

## « Les préparatifs »

Richard se souvenait de ce mois de juin soixante-dix comme si c'était hier : la vallée étouffait sous la chaleur. Les quatre adolescents avaient posé leurs serviettes sur le plat des rochers. Assis sur la pierre, il battait l'eau fraîche de ses pieds en regardant ses trois camarades s'éclabousser dans la piscine à débordement construite avec les galets du cours d'eau. « *C'est pas le barrage de Nourek<sup>1</sup>, pensait-il en contemplant son ouvrage* (il pouvait donner la puissance en MW des barrages hydrauliques les plus hauts de la planète), *mais il y a un début à tout* ». Passionné par la mécanique des fluides, il suivait des yeux le mouvement ondulatoire du liquide léchant l'un de ses galets ; mentalisant une ondulation différente s'il l'avait décalé de dix centimètres à gauche.

— Viens te baigner ! l'apostropha Jacky en lui balançant un paquet d'eau, elle est trop bonne !

Une époque bénie, où l'eau délivrait encore ses bienfaits : rafraîchissant les corps chauds, désaltérant les gosiers secs. Richard venait de fêter ses seize ans.

Aujourd'hui, il en avait quarante-cinq avec quelques kilos superflus, une barbe poivre et sel et une tonsure sur le dessus du crâne qu'il masquait comme il pouvait. Sa passion pour l'eau (qu'il considérait comme un être vivant, doué de mémoire) l'avait poussé à devenir ingénieur hydraulicien. Mais en cette année 2099, le liquide source de vie allait se transformer en fléau...

Richard avait étalé la carte de la région au 25000<sup>ème</sup> sur la grande planche en aggloméré posée sur deux tréteaux et, sous la lumière jaune du plafonnier du grenier, debout comme un général stratège en guerre, il déplaçait son doigt depuis le point de départ jusqu'au point d'arrivée. Pour atteindre l'objectif, Richard anticipait méthodiquement tout aléa. S'en remettre à la chance ou à la main du Seigneur, ne faisait pas partie du vocabulaire d'un ingénieur hydraulicien. Encore une fois, il tenait à rassurer Stefen sur le bien-fondé de monter la colline en coupant à travers l'ancien vignoble du père Keller. « ... Nous pourrons longer la route du golf jusqu'au pont ». Son jeune frère lui fit part de son scepticisme sur la capacité de son pick-up 4X4 à grimper le coteau en tirant la remorque portant quatre canoës. « C'est le seul moyen d'éviter le cortège des réfugiés sur la route et de passer au travers les barrages des militaires » retorqua-t-il sûr de lui.

Le petit garçon blond aux cheveux bouclés comme un mouton ne prêtait

aucune attention aux deux hommes qui s'exprimaient devant la carte ; il préférait courir autour d'eux cherchant à s'étourdir ; Roby allongé sous la grande table n'en perdait pas une miette, les oreilles à demi-dressées, le cou tendu, le labrador doré suivait du regard l'enfant, qui passait et repassait devant lui à toute allure. Quand Arthur tomba sur les fesses en riant aux éclats, la bête se dressa d'un bond, se précipita vers lui et lui lécha le front de sa langue râpeuse. Les trois spectatrices assises sur le canapé en tissu aux accoudoirs élimés applaudirent à la facétie du gamin de deux ans pendant qu'au contraire Richard pestait de voir son fils encore debout à cette heure tardive.

— Carroll, va coucher Arthur s'il te plaît, on ne peut pas travailler dans ces conditions !

À la suite de la dernière inondation, Richard, Carroll et leurs deux enfants avaient élu domicile chez Stefen ; le bourg situé à quatre kilomètres au sud s'étant révélé inhabitable après les dernières intempéries. L'eau avait mis six mois pour évacuer l'artère principale du centre-ville laissant derrière elle un spectacle de maisons éventrées, de véhicules retournés, le tout figé dans une boue chargée de détritiques enchevêtrés dont on avait du mal à distinguer l'origine matérielle, végétale ou animale. L'eau ne s'était toujours pas retirée du petit quartier Est longeant Le Clay où résidait Richard avec sa famille, laissant présager une submersion prochaine et définitive du lieu. Il se dégagait de l'endroit une odeur d'égout insupportable n'offrant comme unique alternative aux habitants qu'une évacuation d'urgence organisée tant bien que mal par des autorités débordées par les crues successives des précédents mois. Pour éviter l'engorgement des camps de réfugiés climatiques saturés, le gouvernement avait recommandé aux familles non sinistrées d'héberger proches, voisins, ou amis.

Carroll se leva du canapé et souleva l'enfant du sol avant qu'il ne recommence son manège. Elle le gratifia d'un baiser dans le cou qui provoqua chez lui une nouvelle salve de rires. Richard s'approcha de son fils et l'embrassa sur le front. Il se dirigea vers la trappe qu'il souleva par l'anneau dégageant ainsi l'escalier de meunier par laquelle sa femme descendit portant l'enfant dans ses bras. En regardant son fils poser sa tête sur l'épaule de Carroll, il se mit à douter du bien fondé de ses hypothèses – et s'il se trompait, si la météo leur accordait encore un répit... Il retourna auprès de son frère, « il nous reste peut-être quelques heures, voire quelques jours, une semaine tout au plus avant l'inondation » lui dit-il.

Camille assise en tailleur sur le canapé, son casque vissé sur les oreilles, regardait la projection tridimensionnelle réduite de sa série télé virtuelle préférée. Elle jura quand l'image se mit à sauter et s'adressa à son père,

excédée :

— Papa, tu peux pas faire quelque chose ? mon holophone<sup>2</sup> déconne tout le temps en ce moment !

Il fallait faire aussi avec les sautes d'humeur de son adolescente de fille.

— Ça ne vient pas de ton holophone, c'est l'antenne relais sur les Causes, elle a des faiblesses depuis les dernières pluies.

Devant l'impuissance de son père à résoudre le problème, elle soupira et se replongea dans la scène où Cyril annonçait à Ludmilla en pleurs qu'il la quittait pour rejoindre Sabrina.

Sa tante à ses côtés, munie de son petit boîtier noir, zappait sur les différentes chaînes d'informations. Elle avait choisi son propre avatar comme présentatrice des journaux en y apportant quelques modifications : des cheveux noirs, la coupe au carré, vêtue d'un tailleur rouge et des chaussures à talons hauts. Au début, cette image d'elle-même l'amusait (elle était blonde, les cheveux longs, portant souvent des robes amples et chaussait une paire de tennis sans lacets antédiluviennes !) ; maintenant, les images commentées d'une voix métallique par la pin-up l'inquiétaient plutôt : « *Dans l'hémisphère sud, les incendies ne cessent de se propager, poussés par le vent fort. On ne compte plus les milliers d'hectares de forêt dévastées par le feu en Nouvelle Zélande et en Australie. La chaleur est telle qu'à Oakland des centaines d'enfants et vieillards meurent asphyxiés, les pannes d'électricité rendant les climatiseurs individuels inopérants. Les autorités réservent l'alimentation électrique pour les urgences et les communications... Dans l'hémisphère nord, la géographie des lieux a commencé à se modifier ; la montée des eaux conjuguée aux pluies incessantes submerge certaines régions du continent européen. Le Conseil de l'Europe s'est réuni jusque tard dans la nuit pour tenter de mettre en place un plan concerté d'évacuation des zones déjà touchées et des futures zones de submersions... notre Présidente devrait s'adresser en direct au pays d'ici quelques minutes* ». S'ensuivit une page de publicité sur la robustesse des canoës Solab ! Puis sur fond d'hymne patriotique, apparut le palais présidentiel.

— Chut ! dit Martha. La Présidente !

La femme au tailleur strict, assise derrière son bureau aux dorures ostentatoires avait le regard figé d'une condamnée sans espoir de grâce. Pour l'occasion, elle avait accroché sur le col de sa veste grise, la médaille du mérite international dans la lutte contre l'invasion du moustique tigre - histoire de rappeler à ses concitoyens son implication contre le réchauffement climatique.

Elle s'appêtait à lâcher la phrase attendue et redoutée de tous. Après